



Pascal Louvrier

Alain Juppé, héros littéraire ?

Écrivain et critique littéraire, Pascal Louvrier s'est fait remarquer depuis une vingtaine d'années par des biographies soignées de Robert Brasillach, Paul Morand, Philippe Sollers, Georges Bataille, Fanny Ardant – tous des personnages d'exception. Le voilà qui s'intéresse à un homme politique hors du commun, qui pourrait aussi être une sorte de héros littéraire : Alain Juppé, sur qui il publie une biographie menée tambour battant, et où il ne cache guère sa fascination pour la grande politique. Pour l'écrire, Louvrier a rencontré nombre de proches d'Alain Juppé, dont Hubert Védrine. Ce qui nous vaut un portrait à la fois kaléidoscopique et contrasté d'un écorché vif, qui est aussi un fin lettré, philhellène et amoureux de Venise, doublé d'un redoutable travailleur qui a dû avaler bien des couleuvres. Louvrier ne cache pas la piètre opinion qu'il a d'une notable partie du personnel politique et médiatique, de Balladur à BHL (sans oublier Chirac, et même l'actuel occupant de l'Élysée). Juppé fascine Louvrier... qui séduit ses lecteurs par ce portrait parfois brutal d'un grand commis de l'État – figure assez rare de nos jours. Juppé incarnera-t-il une droite humaniste, fidèle au gaullisme, attentive aux fractures culturelles, ethniques et sociales ? Le livre de Pascal Louvrier le laisse espérer.

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTOPHER GÉRARD

— Qui êtes-vous ? Comment vous définir ?

Professeur de lettres, je suis passionné de littérature, d'une littérature hors des sentiers battus, aimant les écrivains dont la voix demeure atypique par delà les siècles. Je n'ai pas de grandes étapes, encore moins une « nuit pascalienne » vécue ivre de frissons métaphysiques, mais plutôt un cheminement hasardeux avec quelques rencontres décisives.

— Les grandes lectures ?

Les premiers livres que je lis avec émotion, ce sont des livres mélancoliques, comme si, très tôt, j'avais compris que les plus belles années sont les premières. Je lis Rousseau, *Les Rêveries d'un promeneur solitaire*, Chateaubriand, les poètes en révolte contre la société, Rimbaud, Verlaine, Baudelaire et surtout Nerval, qui se pend à un réverbère, sans oublier de garder son chapeau sur la tête. Quel symbole ! L'ordre libéral bourgeois fait porter le chapeau aux marginaux. Puis j'entre dans le xx^e siècle avec un coup de poing en pleine gueule : *Voyage au bout de la nuit*, Céline. Le style, la vision, la vérité âpre, la seule : la mort. Cette mort qu'on pressent dès l'enfance, dévastatrice et supprimant le but. Car il n'y a pas de but.

— Les grandes rencontres ?

La rencontre décisive, sûrement Philippe Sollers. L'intelligence, la présence, la voix. Il indique la direction, Venise. C'est net, définitif. Il ne parle jamais pour ne rien dire. Il renouvelle les analyses sur les écrivains majeurs ; mieux, il en crée de nouvelles.

Pierre-Guillaume de Roux, le fils de Dominique de Roux, qui vient de créer sa propre maison d'édition, fut également une rencontre éclairante. Il m'a appris à être un intercesseur ; il me fait découvrir en permanence des auteurs dont j'ignorais jusqu'au nom. À chaque fois qu'on se voit, c'est un ravissement, au sens durassien du terme. Tiens, Duras, quand je n'ai pas le moral, je lis quelques pages d'elle, et j'oublie que la tempête fait rage.

« En trois mois, il a remis de l'ordre au Quai d'Orsay. Avant, on nous prenait pour des cons ! Il est efficace, malgré les peaux de banane de Sarkozy pour minimiser sa réussite dans l'affaire libyenne. »

est un bijou, à l'image de sa vie d'homme pressé, voyageur infatigable. Aujourd'hui c'est l'Europe des banquiers qui domine, on danse sur un gigantesque volcan actif. Résultat : l'Europe rit jaune, conformément aux prévisions de Céline, toujours lui, dans *Rigodon*.

Sollers, je l'ai évoqué, je n'y reviens pas. Je me souviens juste de nos discussions dans le cloître de Port-Royal, près de la Closerie des Lilas, sa cantine. On était sur un banc, on parlait de Pascal, dans un silence étonnant au cœur de Paris, un silence retrouvé. J'ai découvert la profondeur de cet homme, pourfendeur de la société du spectacle.

Bataille, c'est la transgression absolue. C'est le contemporain capital dont je n'épuiserai jamais la pensée. Quand je me recueille sur sa tombe toute grise, à Vézelay, il me transmet la force de vivre en me parlant de la mort. Et puis, il a bien souligné que la littérature, c'était le Mal. Donc lutte permanente avec la norme sociale qui réduit à l'état de consommateur surendetté.

— Après Fanny Ardant, vous vous attaquez à Alain Jupé. Votre goût commun pour la littérature, votre passion pour Venise expliquent-ils ce choix... qui s'apparente à une forme d'engagement ?

Alors Alain Juppé. C'est l'homme découvert à Venise dans un restaurant de l'île de la Giudecca. Je me dis alors que son image de « trique » ne correspond pas à sa nature. Je m'intéresse à lui. Je découvre un type complètement boulonné par sa mère, la « Tsarine ». Il marche au martinet pour être le meilleur



© DR

— Vous êtes l'auteur de biographies d'écrivains : Brasillach et Morand, Sollers et Bataille. Pourquoi ces choix ? Quel en est le fil conducteur ?

Je n'ai pas de fil conducteur. Un sujet s'impose à moi. J'écris en toute liberté. J'ai aimé le Brasillach de *Notre avant-guerre*, son amour de la jeunesse, des auteurs antiques. J'ai voulu comprendre pourquoi, après avoir mis en garde contre le nazisme, avec une clairvoyance guère partagée par ses contemporains

abrutis par la propagande de la bourgeoisie libérale, il a fini par « coucher avec l'Allemagne ». Ce garçon si doux a été le rédacteur en chef de *Je suis partout*, un torchon antisémite au service de l'Occupant nazi. Incroyable dévoiement ! Mais il l'a payé de sa vie. C'est le dernier intellectuel français mort pour son engagement politique. Ça n'excuse rien, ça donne juste envie de comprendre.

Morand, c'est l'homme qui a fait « jazer » la langue française, pour reprendre la formule de Céline. *L'Europe galante*

d'entre tous. Il est brillant, cultivé. Il fait une carrière politique impeccable. Mais il tombe sur Chirac, un Chirac qui va l'utiliser comme fusible. Et un fusible, quand il y a un court-circuit, ça pète ! Chirac le laisse seul, en 1995, face au mécontentement général. Juppé est, à ce moment décisif, Premier ministre, il doit réformer le régime des retraites, réduire le déficit de l'État pour qualifier la France en 2002, selon les critères de Maastricht. Chirac ne l'aide jamais, et finit par le flinguer avec la dissolution pitoyable de 1997. Il le laisse prendre « un Niagara de merde » sur la tête avec les emplois fictifs de la Ville de Paris. Emplois qui ne semblent plus fictifs en 2011... Juppé, c'est le grand sacrifié de la Chiraquie. C'est un personnage de tragédie ! Alors, oui, il me fascine. D'autant plus que je le rencontre, que je lui parle de vive voix, que je l'éprouve, et que je me rends compte que cet homme dégage quelque chose proche de la grâce. C'est un janséniste, tenté en permanence par les plaisirs vénitiens... C'est un oxymoron.

En trois mois, il a remis de l'ordre au Quai d'Orsay. Avant, on nous prenait pour des cons ! Il est efficace, malgré les peaux de banane de Sarkozy pour minimiser sa réussite dans l'affaire libyenne. Le Président français n'a pas résisté à la tentation BHL, au risque de tout faire ca-

poter. Mais BHL, c'est la société du spectacle. Ça plaît à Sarkozy. Avec lui, on est en permanence dans la séduction. Il a toujours tout à prouver, comme pour se rassurer qu'il est à la bonne place. Or, la place qu'il occupe est celle qu'aurait dû occuper Juppé. Sarkozy lui a piqué les clés de l'UMP, en 2004. Il lui a aussi piqué son rêve de gosse : être Président de la République. Il ne peut y avoir d'amitié entre ces deux hommes. C'est ça, la tragédie antique. À la fin du dernier acte, il n'y a qu'un vainqueur. Parfois aucun...

— *Vous attribuez à M. Juppé de multiples qualités, telles que la pugnacité et la culture, le sang-froid et la volonté de réformer la France (et non de « nettoyer la narine d'un mammouth avec un coton-tige »). D'où vous est venue cette conviction d'avoir affaire à tout le contraire d'un démagogue ?*

Voilà, je crois sincèrement que Juppé est l'homme de la situation. Rigueur, efficacité, sincérité. Il est gaulliste, dans le sens où il est présent quand la situation historique l'exige. Comme de Gaulle, en 1940. Il pense à la France, il la connaît, il ressent ses souffrances, et surtout, il donne un cap au cœur de la tourmente. Sarkozy est un bon capitaine, mais la boussole et le sextant sont restés au port. Et il n'y a plus de port.

Si la droite française, par dépit, finit par se ranger derrière Sarkozy, elle ne pourra pas faire l'économie d'Alain Juppé. Je crains *in fine* que sa loyauté ne soit pas récompensée. Au fond, je le vois dans la peau de l'éternel sacrifié. À moins qu'il ne prenne, dans les semaines qui viennent, son destin en main. Enfin !

Donc, ce n'est pas un choix militant. J'ai de l'empathie pour l'homme, et j'ai eu la chance de pouvoir écrire un « Juppé secret ». Mais, à la différence du maire de Bordeaux, je ne suis pas tenté par Venise, j'arpente en permanence ses ruelles. ■



JUPPÉ 2012. AVEC (OU SANS) SARKOZY ?, Pascal Louvrier, Éditions du Rocher, 256 p., 20 €